

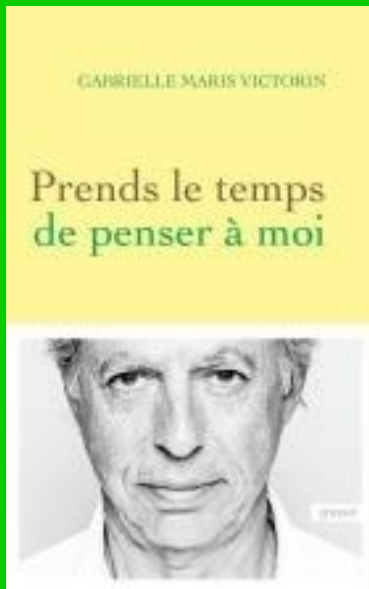


Régine de La Tour

Notes de lecture

Prends le temps de penser à toi

Note publiée le 19/03/2017



Auteure : **Gabrielle Maris Victorin**

[Fiche du livre](#)

Amour, force et douceur

« Papa, je t'en supplie, rappelle-moi... » mais le père ne rappellera pas. Nous sommes le mercredi 7 janvier 2015. Il est 11 h 34. Le père, c'est Bernard Maris. Il vient de mourir dans l'attentat contre Charlie Hebdo. Sa fille Gabrielle livre un petit texte lumineux, intense et émouvant.

Mais l'économiste que tout le monde connaît, cet homme-là, Gabrielle Maris Victorin le reconnaît à peine dans l'hommage qui lui est rendu. Elle n'écrit ni une biographie, ni un portrait, ni même un livre de souvenirs. Ce que Gabrielle exprime dans ce texte très intimiste, c'est « *la seule [histoire] qu'[elle] connaisse. Celle d'un père et d'une fille* ». Au-delà du drame, **Prends le temps de penser à moi** donne à ressentir de quoi est faite cette relation quand tout d'un coup on se souvient qu'on était une enfant *son enfant*. Quand on n'avait pas « *pensé qu'on restait les enfants de ses parents* ».

Des départs en vacances, la gaité du père, celle de la mère aussi, l'Espagne, les grands parents, Pepe de Lucia, « *el son de la alfabetización* », des livres, le pot rempli de crayons et le pull marin avec trois boutons sur l'épaule. Mais aussi ses mains, le grain de sa peau, les joues dont on connaît la moindre ride. Gabrielle Maris prend le temps. Par bribes, Gabrielle Maris Victorin convoque ces petits riens qui restent et auxquels on se raccroche et qui font que quoiqu'il arrive le père est vivant.

En creux, on découvre aussi une facette de l'économiste, ce père gai, tendre, le papa poule, fou de sa fille et aussi cet homme élégant qui aurait voulu être écrivain.

Au fil des pages, on entre dans l'intimité du père et de la fille mais sans effraction. L'écriture est simple, la tendresse permanente. *Il n'est pas possible de faire demi-tour* mais le lien du père et de la fille est là, indestructible. Gabrielle Maris Victorin écrit un livre très personnel et qui aussi console, elle et nous.

Et puis il y a cette histoire racontée le soir avant de se coucher. Celle d'Athéna, *cette Athéna sortie toute armée de la tête, son père, Zeus, ce coquin*. Gabrielle ressemble beaucoup à cette Athéna, armée malgré tout pour affronter l'adversité.

Ecrits dans les marges : De la pratique du gribouillage comme art gourmand de la lecture

Note publiée le 07/09/2016



Auteure : **Danielle Bassez**

[Fiche du livre](#)

Quelles traces laisse-t-on quand on a disparu ? Le père de Danielle Bassez, lui, a laissé des gribouillis, des bouts de papier, des dessins, des listes de mots, des annotations dans des livres. Avec *Ecrits dans les marges*, elle partage sa part d'héritage.

« Il ne reste de lui que des traces, les notes inscrites d'une écriture aiguë, parfois minuscule, les signes cabalistiques dont il ponctue les marges : petits carrés, cercles, triangles, astérisques, sur le sens desquels on s'interroge, jusqu'à ce papier de soie s'échappant d'entre les feuillets, livrant des listes : éon, quoddité, monadologie, hapax, empirie, ontique, anamnèse, ipséité, mots dont lui, l'autodidacte, veut vérifier la signification ».

Un héritage insolite que Danielle Bassez découvre avec étonnement, amour et tendresse, et révèle dans une langue toujours ciselée, en miroir de celle de son père. « Chacun des volumes porte sa date de lecture, comme un balisage. Comme s'il avait voulu que ce chemin qu'on n'avait pas fait en sa compagnie, plus tard on le refasse, que l'on retrouve l'histoire de cette lecture, ses lieux, ses paysages, cette interrogation qui le menait parmi ces flots de pages, aussi tenace que la ténacité de celui qui les avait écrites, et qui le rendait étranger à son propre entourage.

Mosaïque décousue ces bouts de textes donnent peu à peu corps au père absent. Ils dévoilent l'intimité de ce fonctionnaire aux PTT, homme discret et silencieux, lecteur curieux, passionné et gourmand qui *lit sans discrimination* et sans préjugés de la *littérature haute ou vile*. Il lit tout, tout le temps, partout. Il lit un stylo ou un Bic à la main. *Lire et écrire sont indissociables*. Il écrit dans cette zone vierge autour du texte, dans le blanc de la page. Tantôt laboureur, tantôt promeneur, le père creuse, décortique, fouille, scrute les mots et les phrases. Il dialogue dans les marges avec Proust et se dessine alors un sentiment de fraternité avec lui « *une même mélancolie pour l'enfant solitaire* ». Dans celles de Vladimir Jankélévitch, il interroge ce philosophe « *qui va du même pas* ». Dans la marge des souvenirs d'un mineur se décèle son appartenance au milieu dur et austère des corons. Et tant d'autres encore. Les chemins de traverse, empruntés par le père et dans lesquels la fille engage ses pas, propose une sorte d'anthologie littéraire confidentielle et insolite, construite sur une mise en abyme subtile et passionnante dans laquelle les auteurs et les lecteurs se répondent et se confondent.

Ecrits dans les marges fera changer d'avis tous ceux qui pensent que corner une page ou annoter un livre est un véritable sacrilège. C'est tout au contraire un acte d'amour, cadeau fait à celui qui saura y prêter attention. Bien loin de la rentrée littéraire, découvrir ou redécouvrir cet opuscule de 41 pages, paru il y a un peu plus de 10 ans, en avril 2006.

Le texte d'*Ecrits dans les marges* est composé en Didot 10, imprimé sur papier bouffant crème à l'encre bleue ce qui lui confère un charme tout particulier. A l'image de l'écriture de Danielle Bassez et de celle de son père, aucun détail ne sera laissé au hasard par un éditeur typographe lui aussi passionné et exigeant.

Comment tu parles de ton père

Note publiée le 07/09/2016



Auteur : **Joann Sfar**

[Fiche du livre](#)

« Perdre son père au détour de la quarantaine, c'est banal comme une chanson de Bruel. Et je ne sais pas comment on s'en relève ». Et voilà très probablement comment à cause de (ou grâce à) cette phrase prononcée sur les ondes de France Inter un samedi matin de la fin du mois d'août j'ai commencé ma rentrée littéraire avec «*Comment tu parles de ton père* » alors qu'il y a 560 livres qui débarquent dans les rayons.

« *Ça fait trois semaines que papa est mort* » [...] « *Je n'y vois plus rien* » [...] « *Moi, maman est morte quand j'avais trois ans* ». Un livre qu'on ne résume pas. Mais on pourrait aussi dire que le fond du récit tient à peu près dans ces trois phrases.

Séparé de sa femme, Sfar est en vacances en Crète avec ses deux jeunes enfants. Il ne voit plus rien et il est convaincu qu'il est victime d'une malédiction divine parce qu'il n'a pas assez prié pour la mort de son père. « *You have tears, but they are bad.* » lui explique l'étrange docteur Gorgounioux, ophtalmologue crétois qu'il est allé consulter.

Papa, si je fais un livre sur toi, ça compte pour ton âme ? Commence alors une longue prière d'un genre nouveau, une oraison funèbre, pudique, drôle, émouvante, un Kaddish iconoclaste, mais pas tant que cela, pour un père mort mais aussi pour une « mère partie en voyage ». Cette prière de la religion juive, lue à la mémoire des parents disparus, tous les jours pendant 12 mois, jusqu'à la date anniversaire.

Et de suivre le petit Joann dans un univers pour le moins baroque et dans une chronologie totalement fantasque qui est surtout celle du fil de sa pensée, celle d'une psychanalyse ? Joann Sfar écrit comme il parle, et l'oraison s'écoute au moins autant qu'elle ne se lit. Il écrit cru, parfois très cru même, il écrit ému, il écrit tendre, il écrit sensible, il écrit énervé. On pleure avec Joann, on rit avec Sfar,

La Crète, Metz, Nice, Paris, et aussi Sétif en Algérie défilent. *Comment tu parles de ton père* donne à comprendre comment s'est construit l'auteur du *Chat du Rabbin*, comment on s'accorde ou pas, se débat ou pas avec sa religion, comment on vit ou pas avec le mensonge, à commencer par celui sur la mort de sa mère. « *Il ne faut pas, sciemment, mentir à son gosse. Sinon il passe sa vie à raconter des histoires* ». Un grand-père qui lui dira la vérité et pour lequel il ressentira beaucoup de gratitude. Sandrina, rencontrée à l'âge de 13 ans, sa femme, la mère de ses enfants. Au grand dam de son père elle n'est pas juive. Il sera heureux avec elle et il la quittera malgré tout. Et un père, ce père d'une complexité folle. « *Mon père c'est pas rien* ». Fragilisé par la mort de sa femme, ce juif Séfarade, brillant avocat, aux mœurs autrefois légères s'endurcit jusqu'à devenir un religieux exigeant. Il mène aussi une vie digne des héros de cinéma, défend la pute et le truand, homme à femmes prêt à faire le coup de poing quitte à être interdit de prétoire, il séduit, beaucoup. Un père omniprésent auprès de Joann. Père et mère à la foi(s). Un homme dont « *le seul cadeau* » qu'il ait fait à son fils « *c'est de ne pas savoir dessiner* »

Le livre se lit vite, d'une traite, difficile de couper la parole à quelqu'un qui en a gros sur le cœur. L'année est passée. Le kaddish aura-t-il participé à l'accomplissement du travail de deuil ? Se relève-t-on jamais de la mort de ses parents ? « *Ne me secouez pas, je suis plein de larmes* »[1]

[1] Calet, Henri. *Peau d'ours*. Editions Gallimard. Paris, 1958.

Le silence de mon père

Note publiée le 08/05/2016



auteur : **Doan Bui**

[Fiche du livre](#)

Le *silence de mon père* est un récit tendre, drôle, émouvant, pudique et flamboyant. « *Je ne sais pas qui est mon père* », ce père désormais enfermé dans ce silence provoqué par un AVC qui l'aura rendu aphasique. Doan Bui est d'origine vietnamienne. « *Ma famille me paraissait vide, sans racines, sans lieux à épingleur sur une carte. Un château de sable sans fondations.* » Grand reporter de l'Obs, prix Albert Londres pour son reportage « *Les Naufragés du rêve européen* », elle réalise qu'elle ne sait rien de ses origines.

Le récit se déroule entre Le Mans, Paris et le Vietnam. Un récit sous la forme d'une enquête 2.0 où se mêlent des pages d'une tendresse infinie sur l'enfance, le père, la mère, la famille, des messages sur WhatsApp et des échanges par emails. Mais aussi des descriptions très personnelles des ruelles d'Hanoi, des aspects peu connus des subtilités de la langue et la culture vietnamienne. Un récit nourri de recherches sur Google, de conversations par Skype où se glisseront Baudelaire, Camus, Ovide, Scarlett O' Hara, Ulysse 31 et tant d'autres. Il y a aussi la délicatesse de très belles pages révélant des secrets de famille ou des blessures intimes extrêmes qui rendent le récit bouleversant.

Au-delà de l'histoire personnelle, Doan Bui rejoint l'universel en donnant à comprendre avec drôlerie parfois, subtilité toujours, la question des origines, de l'émigration, de l'intégration. Il est question de déracinement, d'exil, de honte,

d'imposture, de la difficulté à être français et de "lutte des classes" entre ceux qui lisent Télé 7 jours et ceux qui lisent Télérama.

Apporter la preuve de sa nationalité française, s'adresser à l'état civil de Nantes, fouiller dans les chemises en carton du service des archives des naturalisations, *Le silence de mon père* résonnera d'une manière toute particulière pour les femmes et les hommes qui pour une raison ou une autre auront dû quitter leur pays d'origine et auront fait le choix de la France, pays dit d'accueil.